

CHAPITRE V

MARC AURÈLE SEUL — SES GUERRES

La mort de Verus termine une première phase du règne de Marc Aurèle. Seul maintenant, délivré de son embarrassant collègue, il aura les plus belles années de son pouvoir. Dans la guerre d'abord, dans la paix ensuite, nous allons montrer ce qu'il fut, à son époque la plus libre et la glorieuse.

Ce n'est pas à dire que sa tâche n'ait été pénible. Il trouvait Rome avec trois ennemis : le paganisme, la peste et la guerre. Le paganisme, j'ai dit ce qu'il était et combien Marc Aurèle en méconnaissait le danger. La peste durait toujours en Italie ; pendant le séjour des deux empereurs à Aquilée, elle avait décimé leur armée. Quant à la guerre, elle était loin d'être finie ; la Rhétie, la Pannonie, le Norique étaient toujours en grande partie aux mains des barbares, c'est-à-dire que les barbares étaient, ou peu s'en faut, au pied des Alpes.

La guerre recommença donc, et devait durer autant que le règne de Marc Aurèle. Malheureusement le détail nous en est bien peu connu. Nous n'avons guère pour témoins que des monnaies, des inscriptions et des bas-reliefs¹. Comme de raison, de tels témoins ne déposent que de victoires : ce sont toujours des titres d'*Imperator*, de Germanique, de Sarmatique, conférés à Marc Aurèle ; des trophées ; des captifs, les mains liées derrière le dos ; des Victoires qui couronnent l'empereur revenant sur son char de triomphe ; c'est toujours la Germanie soumise, assise par terre et pleurant sa défaite. On loue Marc Aurèle, dans les inscriptions, « d'avoir surpassé toutes les gloires des plus illustres capitaines, d'avoir soumis ou exterminé les nations les plus belliqueuses². » Mais la multitude même de ces

¹ Bas-reliefs de la colonne Antonine et de l'arc de triomphe érigé en l'an 176, sur la voie Flaminia, détruit en 1662. Sur dix bas-reliefs que l'on croit provenir de cet arc de triomphe, quatre sont relatifs aux guerres de Germanie.

² QVOD OMNES ANTE SE MAXIMORVM IMP. GLORIAS
SVPERGRESSVS BELLICOSISSIMIS GENTIBVS DELETIS AVT SVBACTIS

Inscription de la trentième année tribunitienne de Marc Aurèle (176), et qui appartenait probablement à son arc de triomphe. Grut., 260; Orelli, 861; citée plus correctement par Hœnel et M. des Vergers.

Voici le peu d'indications que donnent les monnaies depuis la mort de Verus :

- 169. Départ de l'empereur. — *La Germanie soumise*. — Retour de l'empereur.
- 170. Départ. — Victoire. — Retour. — Marc Aurèle *imperator VI*. Il l'avait été pour la cinquième fois en 168.
- 171. Victoire.
- 172. Marc Aurèle et son fils Commode surnommés Germaniques. — Victoire sur le Danube. — Trophée. — Char de triomphe. — *La Germanie soumise*.
- 173. Trophée. — *La Germanie soumise*.
- 174. Victoire. — GERM. SVBACTA, une fois de plus. — *Retour d'Auguste* passant sous un arc de triomphe. — *Imp. VII*.
- 175. *Imp. VIII*. — Titre de *Sarmaticus*. — SECVRITAS PVBLICA. — FORTVNA REDVX.
- 176. (C'est l'année où fut érigé l'arc de triomphe.) — Titre de *Père de la*

victoires atteste leur inutilité ; il est clair que la Germanie tant de fois soumise ne l'a été qu'imparfaitement, que Jupiter défenseur de l'empire a médiocrement accompli sa tâche. Si les Romains ne se lassèrent pas de vaincre, les Germains ne se lassèrent pas non plus de se faire battre, et Marc Aurèle mourut à cinquante-neuf ans, faisant encore la guerre¹.

Ainsi, Verus à peine mort, Marc Aurèle est obligé de partir et de remporter de nouveaux triomphes¹ (169). L'année suivante (170), malgré ces triomphes, les barbares, qu'on n'avait pas encore rejetés au delà du Danube, se montrent, non-seulement en deçà du Danube, mais en deçà des Alpes ; l'Italie est envahie ; Aquilée ne se défend qu'à grand'peine ; vingt mille Romains périssent dans un seul combat. L'incendie gagne tout l'empire. En Gaule, les Séquanais (Franche-Comté) s'agitent. D'autres peuples gaulois encore, et ceux de l'Illyrie, sont soupçonnés d'intelligence avec les ennemis de race germanique¹. Les Maures pénètrent en Espagne et ravagent la Bétique. Les pâtres égyptiens (Bucoles), race sauvage et détestée, se soulèvent. Il semble que partout on se soit donné le mot. Quelques-uns de ces Bucoles, déguisés en femmes, s'approchent, sous prétexte d'acquitter quelque impôt, d'un centurion romain, l'égorgeant lui et ses camarades, dévorent ses entrailles, se lient par un serment de révolte. Leur nombre se grossit ;

patrie. — DE GERM. (trophée et captifs), et l'inscription citée plus haut, qui paraît être celle de l'arc de triomphe.

177. *La Germanie et la Sarmatie vaincues.* — Imp. VIII et IX. — Marc Aurèle et Commode sur le char triomphal. — *Jupiter défenseur de l'empire* lance sa foudre contre les barbares.

... Marc Aurèle fut encore *imperator* une dixième fois. Capitolin, 22.

ils remportent une première victoire ; Alexandrie est près de tomber en leurs mains.

Obligé de faire face à tous ces dangers à la fois, Marc Aurèle laisse l'Égypte à Avidius Cassius, vainqueur des Parthes, qui, après être resté longtemps sans oser attaquer la multitude des révoltés, parvient à les diviser et à les écraser. Marc Aurèle sent que sa place est en Germanie, au premier foyer du mal. Mais l'argent lui manque, et il craint de se rendre impopulaire par de nouveaux impôts. Pendant des mois, il fait vendre sur le Forum de Trajan le riche mobilier entassé dans le palais par tant de Césars, les vases d'or et de cristal, les bijoux de Faustine, une magnifique collection de pierreries qu'avait formée Hadrien. L'argent lui manque et les hommes lui manquent ; la population est décimée par la peste. Marc Aurèle arme des esclaves, enrôle des gladiateurs, soudoie jusqu'aux bandits des grands chemins joints aux soldats qui leur donnaient la chasse, paye des Germains pour combattre les Germains¹. Ce n'est pas assez encore, et il sera obligé de passer trois années de suite à Carnunte, sur les bords du Danube, pour recruter son armée par des levées répétées dans ces provinces qui sont maintenant la pépinière des légions². Enfin, pour assurer l'avenir si menaçant après lui, il se donne un gendre ; avant même l'année de deuil, il remarie Lucille, veuve de Verus, à un homme déjà âgé, d'origine étrangère, de naissance obscure, mais à un homme de mérite et à un brave soldat, Claudius Pompeianus : il veut laisser derrière lui autre chose que des enfants (170).

Ce suprême effort de ses armées, si urgent et si pé-

¹ Capitolin,

² Orose, VII, 15.

nible, Marc Aurèle veut au moins qu'il soit décisif. Il renonce pour plusieurs années à Rome, à la paix, à la philosophie. Les deux villes ou les deux camps fortifiés de Sirmich sur la Save et de Carnunte sur le Danube (Altenbourg) seront désormais ses capitales; le philosophe méditera sous la tente. Il sera là ce qu'il est partout, sans inquiétude de la louange ni du blâme, sans ambition, sans ardeur, mais dévoué. Il ne tient ni à ressentir ni à inspirer l'enthousiasme. Toujours prêt à s'effacer, il prend les hommes de mérite partout où il les trouve. Un paysan illettré, presque inintelligible dans son langage, et qui s'est fait soldat pour éviter la peine de quelque délit, Rufus Basseus, est son préfet du prétoire. Un fils ou petit-fils d'esclave, tour à tour grammairien et soldat, tout à tour en honneur et en disgrâce, P. Helvius Pertinax, est son grand appui; Marc Aurèle va le faire consul et Rome un jour le fera empereur.

Aussi, dès les premiers combats qui signalent ce retour offensif des Romains, la Rhétie et le Norique sont-ils délivrés par Pertinax; la Pannonie par Marc Aurèle lui-même. Les peuples qui les occupaient ou les ravageaient, Quades, Marcomans, Sarmates, Vandales, sont ou détruits ou rejetés sur la rive gauche du Danube. Sur un autre point, les lazyges, peuple sarmate, qui habitait entre le Danube et la Theiss, livrent bataille en plein hiver sur la surface glacée du fleuve. Les Romains, qu'ils avaient cru surprendre et qui n'étaient pas accoutumés comme ces cavaliers barbares à combattre et à diriger leurs chevaux sur la glace, quittent leurs chevaux, jettent à bas leurs boucliers, posent un pied dessus pour s'affermir, saisissent à la bride les chevaux de l'ennemi, harponnent les hommes

avec des crocs, les font tomber, tombent pèle-mêle avec eux, luttent corps à corps, même à coups de dents; la supériorité de leurs armures fit seule leur victoire. Ces luttes étaient acharnées; les femmes barbares combattaient avec leurs maris, et leurs cadavres se retrouvèrent souvent sur le champ de bataille (171-175).

La province romaine était délivrée; mais un jour de danger, demeuré célèbre dans toute l'histoire, attendait encore Marc Aurèle. Pour mieux assurer sa victoire, il avait passé le Danube en combattant les Marcomans (174); il s'était avancé dans le pays des Quades (Moravie et partie nord-ouest de la Hongrie). Établi dans un camp fortifié, la supériorité de la tactique romaine semblait garantir sa sûreté. Mais le nombre était pour les barbares. Marc Aurèle se laissa envelopper. C'était en plein été; l'eau manquait. Le soldat romain, dévoré par la soif, devenait incapable de combattre. Le mal était si grand qu'on eut recours aux dieux. Marc Aurèle pria plus peut-être que sa philosophie ne lui permettait de prier. Il fit faire, ce que sa philosophie lui permettait davantage, des incantations par les magiciens, compagnons inmanquables des armées. Enfin la 12^e légion, surnommée *Fulminante*¹, recrutée dans le district chrétien de Mélitène en Cappadoce et chrétienne, dit-on, en totalité, se donna rendez-vous hors du camp, s'agenouilla et pria le vrai Dieu comme le priaient les chrétiens. Ces six mille hommes en prière et les bras étendus

¹ La douzième légion est appelée *Fulminata* dans une inscription de Tergeste au temps de Trajan (Gruter, 195); et dans une inscr. de la statue de Memnon sous Néron (Hamilton, *Egypt.*, p. 175). Dion, faisant le catalogue des légions sous Auguste, appelle la douzième *καταυρόροπος* et lui assigne pour résidence la Cappadoce. (LV.)

formaient un spectacle si étrange que les barbares, qui à cette heure-là s'avançaient pour attaquer l'armée romaine, s'arrêtèrent tout surpris. C'est alors qu'une pluie abondante commença à tomber sur l'armée. Mais, pendant que les Romains se précipitaient, tendant leurs casques et leurs boucliers pour la recevoir ; les barbares, revenus de leur première surprise, reprenaient leur attaque. Il fallut combattre tout en se désaltérant ; des soldats blessés buvaient leur sang mêlé dans leur casque à l'eau de la pluie. Dans ce désordre l'armée romaine pouvait périr.

Une nouvelle faveur du ciel la sauva. Le nuage qui versait la pluie sur elle jeta la grêle et la foudre sur les masses barbares. Les auteurs païens nous peignent cet ouragan comme un véritable incendie : « La pluie qui inondait ces barbares semblait s'enflammer comme de l'huile ; les hommes et les chevaux brûlaient ; quelques-uns, dans leur désespoir, se blessaient de leur épée pour éteindre le feu avec leur sang. D'autres se réfugiaient dans les lignes romaines et se livraient au fer de l'ennemi. » La pitié de Marc Aurèle en sauva plusieurs.

Toute l'antiquité atteste la gravité du péril, le caractère étrange, et, d'après elle, surnaturel de la délivrance. Non-seulement l'armée proclama Marc Aurèle *imperator* pour la septième fois et Faustine, qui l'accompagnait, *mère des camps*, titre usité depuis, inconnu jusque-là. Non-seulement, contre l'usage de Marc Aurèle, ces titres furent acceptés de la bouche du soldat sans attendre la décision du sénat. Mais tous, païens et chrétiens s'accordèrent pour voir là un fait surhumain. Les plus superstitieux, on peut dire les plus impies, y virent une œuvre de la puissance magique qui commandait aux dieux et forçait le ciel

à s'ouvrir ; ce fut l'Égyptien Arnuphis, ce fut un autre magicien, appelé Julien, auteur de livres théurgiques, qui, selon eux, avait sauvé l'armée¹. D'autres, plus respectueux et plus dignes, virent dans ce miraculeux ouragan un hommage rendu par les dieux à la vertu de Marc Aurèle² : le bas-relief de la colonne Antonine, élevée sous le règne de Commode à la mémoire de son père, représente Jupiter Pluvius répandant sur les Romains une pluie bienfaisante et lançant sa foudre contre les barbares. Et, deux cent cinquante ans plus tard, le poète Claudien³, après avoir peint avec son emphase ordinaire cette victoire « où les hommes n'eurent point de part, ce feu qui brûlait le cavalier sur son cheval, qui faisait fondre le casque sur sa tête et l'épée dans ses mains ; » Claudien rejette l'idée de la magie et aime mieux y voir un témoignage rendu par le dieu de la foudre à la piété de Marc Aurèle. D'autres enfin parmi les païens, et Marc Aurèle lui-même, soupçonnèrent ici la puissance d'une prière pure et pleine de foi. Une lettre de lui qu'Apollinaire et Tertullien, tous deux contemporains, nous rapportent avoir lue, attestait que la prière des soldats chrétiens avait contribué à faire descendre sur l'armée les eaux du ciel. A plus forte raison les chrétiens n'hésitèrent-ils pas à rendre l'hommage qu'ils devaient à la miséricorde de Dieu et à la piété de leurs frères. Ter-

¹ Dion, LXXI, 8; Porphyr.; Suidas, in *Αρνουφίς* et *Ιουλιαν.*

² Capitolin, 24; Thémisté, *Orat. de regia virtute*, XV; monnaies de cette année, avec *RELIGIO AVG.*, et un Mercure tenant une coupe.

³ *Panegyrr. VI consul. Honor.*, V, 547 :

« Tunc contenta polo, mortalis nescia teli
Pugna fuit, Chaldæa mago seu carmina ritu
Armavere deos, seu, quod reor, omne Tonantis
Obsequium Marci mores potuere mereri. »